

La patrimonialisation comme mode d'adaptation géographique

Galápagos et île de Pâques

Christophe Grenier

Inscrites au « patrimoine de l'humanité » par l'Unesco, destinations touristiques réputées, objets d'innombrables ouvrages et reportages, terrains de recherche renommés et supports de diverses théories et fantasmes, les Galápagos et l'île de Pâques sont parmi les lieux les plus connus du monde, des îles profondément gravées dans l'imaginaire collectif de la civilisation occidentale.

L'intérêt de comparer les Galápagos et l'île de Pâques sur le thème du patrimoine tient d'abord à ce que ce sont des manifestations de l'endémisme naturel ou culturel de ces îles qui y ont été patrimonialisées. Ces phénomènes, tortues géantes ou *moai*, ont en effet émergé grâce à des conditions géographiques présentant de nombreuses similitudes, au premier rang desquelles l'isolement. Or, ce qui est aujourd'hui patrimonialisé aux Galápagos et à l'île de Pâques a failli disparaître : au XIX^e siècle, l'intégration au système Monde de ces îles jusqu'alors extrêmement isolées y provoqua l'exploitation sans retenue d'animaux à valeur marchande, le pillage d'objets culturels ou encore l'ethnocide d'une population très affaiblie par l'irruption des étrangers.

Ensuite, dans les deux cas, c'est alors que ces phénomènes singuliers étaient menacés de disparition que l'évolution de la pensée occidentale, et notamment l'intérêt croissant des scientifiques pour l'origine des espèces et des sociétés humaines, enclencha un processus aboutissant à la patrimonialisation de la nature des Galápagos et de la culture de l'île de Pâques. Dans ce processus, la biologie évolutive

ou l'archéologie, des sciences qui étudient l'adaptation naturelle ou culturelle à la diversité des environnements terrestres, jouèrent un rôle pionnier, avant d'être relayées par le tourisme au XX^e siècle. Aujourd'hui enfin, l'utilisation touristique outrancière de ces patrimoines présente également des ressemblances frappantes : on observe la même large ouverture de ces îles sur le monde, les pressions écologiques et sociales qui en résultent sont similaires, et ces patrimoines sont par conséquent en danger.

Apparemment, la différence majeure entre ces îles est que le patrimoine est qualifié de « naturel » aux Galápagos, tandis qu'il est « culturel » à l'île de Pâques. La comparaison permet cependant de voir que cette différence est en réalité secondaire par rapport à la géographie des espaces qui les abritent. De ce point de vue, peu importe qu'un patrimoine soit naturel ou culturel ; ce qui compte, ce sont les espaces de différentes échelles qui le contiennent, les populations qui y vivent ou les parcourent, les territoires qui s'y constituent, les milieux qui s'y impriment.

On explorera donc ici l'hypothèse selon laquelle la patrimonialisation de la culture à l'île de Pâques ou de la nature aux Galápagos peut être considérée comme un mode d'adaptation géographique. Ces modes d'adaptation sont mis en œuvre soit par une société insulaire pour surmonter de fortes contraintes environnementales telles que l'isolement et l'exiguïté, comme jadis à Rapa Nui¹ ; soit par des États, comme aujourd'hui l'Équateur aux Galápagos et le Chili à l'île de Pâques, afin de permettre à leurs ressortissants de vivre, grâce au tourisme, dans des territoires périphériques tout en essayant – de façon très imparfaite – de garantir la pérennité de ces patrimoines par leur « conservation ». La patrimonialisation permet ainsi de composer avec la géographie, et la géographie permet de préserver le patrimoine : d'un côté, l'isolement était autrefois supporté par la création patrimoniale à Rapa Nui, il est aujourd'hui réduit par le développement du tourisme dans des « patrimoines de l'humanité » aux

1. Bien qu'il n'ait été donné à l'île de Pâques qu'au XIX^e siècle par des catéchumènes tahitiens qui y officiaient, on utilisera le nom polynésien de Rapa Nui, aujourd'hui l'autre appellation officielle de l'île, pour évoquer son histoire avant l'arrivée des Européens. Les Polynésiens de Rapa Nui forment le peuple rapanui.

Galápagos et à l'île de Pâques ; et, d'un autre côté, en maintenant ces patrimoines dans un certain isolement par la création de parcs nationaux, on espère les conserver.

■ Insularité et singularité : les conditions géographiques des patrimoines actuels

Valeur heuristique de l'insularité : la spéciation géographique

La singularité de la nature des Galápagos et de la culture de l'île de Pâques explique qu'on les ait patrimonialisées ; or ces particularités découlent de l'insularité des espaces qui les abritent. L'insularité est une clé pour comprendre l'apparition d'une nature ou d'une culture particulière mais aussi, plus largement, parce qu'elle fournit un modèle heuristique : les questions soulevées par les îles peuvent être posées à l'échelle de la planète, et ce pour deux raisons.

D'abord parce que l'on retrouve dans bien des régions de la terre des problèmes identiques à ceux observés dans les « vraies îles ». Ainsi, selon Darwin :

« le principe qui règle le caractère général des habitants des îles océaniques, c'est-à-dire leurs rapports étroits avec la région qui a pu le plus facilement leur envoyer des colons, ainsi que leur modification ultérieure, est susceptible de nombreuses applications dans la nature : on en voit la preuve sur chaque montagne, dans chaque lac et dans chaque marais. » (édition 1980 : 524).

Par conséquent, toute étendue isolée à l'intérieur des terres pendant un temps suffisamment long pour permettre l'apparition de nouvelles espèces peut être considérée comme une « île écologique » : l'insularité est bien un « archétype écologique » (Drouin, 1991).

De façon significative, parce qu'elle est alors fortement influencée par la biogéographie, la géographie du début du XX^e siècle fait égale-

ment de l'insularité un modèle heuristique ; ainsi, en 1910, Jean Brunhes expliquait que :

« [...] par une étude minutieuse et plus aisée des petits ensembles, l'on pourra s'initier à préciser les connexions strictement géographiques entre les faits naturels et les destinées humaines. Et parmi ces points de notre planète habitée qui sont assez isolés pour constituer des unités séparées et par là mêmes plus simples, quatre types de « petits mondes » géographiques, quatre types d'îles ou d'îlots d'humanité semblent prédestinés à notre observation : les îles de la mer, les oasis qui sont les "îles humaines" du désert, les "îles humaines" ou oasis peuplées de la grande forêt boréale ou équatoriale, et les hautes vallées fermées des régions montagneuses qui sont encore des "îles humaines" ou "oasis" isolées dans la grande montagne. » (édition 1956 : 30).

L'isolement – subi ou voulu par les populations humaines – de certaines régions, que celles-ci soient de « vraies îles » ou des isolats continentaux, a également favorisé l'émergence de particularismes culturels. L'île peut donc aussi être considérée comme un archétype culturel, que l'on peut appeler l'« îléité » (Bonnemaison, 1990). Il existe ainsi des milieux « îliens » – au sens d'isolats culturels – sur les continents, voire au sein de certaines grandes îles, qui ont évolué dans un isolement assez poussé pour permettre leur autonomisation culturelle par rapport aux sociétés voisines, proches ou lointaines.

La valeur heuristique de l'insularité tient surtout à la spéciation géographique. Ce concept de biologie, qui rend compte de l'apparition de nouvelles espèces par isolement évolutif, a été repris en géographie par R. Brunet (1986) pour expliquer « l'autonomisation d'un système comme fruit et au prix d'un certain isolement ». Dans la spéciation géographique, l'espace est inséparable du temps : il est une temporalité propre aux îles isolées qui permet la spéciation géographique, le temps de l'évolution divergente ou de l'autonomisation culturelle. Mais l'insularité a un caractère heuristique pour une autre raison. Si toute île ne peut se comprendre – écologiquement et culturellement – que par le rapport entre sa fermeture et son ouverture au monde, aujourd'hui, « à l'issue de la modernité qui a étendu l'écoumène jusqu'au bout du monde et, du même coup, a découvert la finitude de la Terre » (Berque, 1996), l'humanité habite la planète comme une île ; mais c'est pour elle une île sans dehors.

La spéciation géographique aux Galápagos et à Rapa Nui

Un bref exposé des principaux mécanismes de la spéciation géographique en biologie évolutive permet de comprendre les conditions d'émergence de ce qui a été patrimonialisé, tant la nature des Galápagos que la culture de Rapa Nui. Dans ce dernier cas, en effet, les archéologues spécialistes de la Polynésie utilisent le concept de spéciation géographique dans le même sens que leurs collègues naturalistes pour expliquer la singularité des cultures insulaires étudiées.

Le peuplement naturel et l'évolution biologique aux Galápagos

Selon la théorie de la biogéographie insulaire (McArthur et Wilson, 1967), la biodiversité d'une île dépend de sa superficie et de sa distance avec la région d'où proviennent les organismes qui la colonisent : plus l'île est petite et lointaine, moins elle compte d'espèces.

Ainsi, Rapa Nui est une île de 160 km² située à 3 800 km du Chili et à 2 000 km de Pitcairn, l'île la plus proche (Sala-y-Gomez, à 400 km, n'est qu'un îlot stérile) : elle a par conséquent une très faible biodiversité, très peu d'espèces de plantes et pratiquement pas de mammifères, d'oiseaux terrestres ou de reptiles. Cette île était néanmoins boisée au moins 38 000 ans avant l'arrivée des hommes, notamment par une espèce de palmier proche de *Jubaea chilensis*, originaire, donc, du continent sud-américain.

Les conditions sont moins extrêmes aux Galápagos, archipel de 8 000 km² distant de 1 000 km de l'Amérique. Cependant, ces îles, géologiquement jeunes (ce qui limite le temps possible pour les migrations naturelles), assez petites et lointaines, n'ont pas non plus une grande biodiversité (environ 6 000 espèces recensées en 2001). Cette biodiversité insulaire est pourtant importante : les Galápagos forment une « province biogéographique » à elles seules, car elles abritent de nombreuses espèces endémiques, notamment de reptiles, d'oiseaux terrestres et de plantes.

Dans tous les cas, le temps extrêmement long nécessaire au peuplement naturel de ces îles océaniques et l'étendue marine qui, en les séparant du reste du monde, filtre les organismes pouvant s'y établir,

expliquent une faune et une flore insulaires caractérisées par la dysharmonie. Les Galápagos en sont un bon exemple : avant que l'homme ne s'y installe, on y trouvait très peu de mammifères et pas de batraciens ; oiseaux et reptiles, en revanche, y étaient sur-représentés et occupaient parfois des niches écologiques dévolues ailleurs à d'autres familles. Cette dysharmonie est en elle-même un facteur d'évolution divergente. Par exemple, la rareté des mammifères signifie qu'il y avait peu de prédateurs dans ces îles, d'où le fait que des oiseaux terrestres y ont perdu l'usage de leurs ailes : le cormoran aptère est une espèce endémique aux Galápagos.

L'isolement et l'exiguïté de ces lieux expliquent aussi l'émergence d'endémismes, parce que certains organismes sont contraints d'abandonner d'efficaces moyens de colonisation de leur nouvel environnement (ou « stratégies *r* ») au profit de « stratégies *k* » de stabilisation leur permettant d'y survivre. De fortes possibilités de dispersion, une fécondité élevée et une certaine agressivité – gages de succès pour la colonisation – sont ainsi remplacées par les caractéristiques inverses, que l'on regroupe sous le terme d'« effet de voisinage ». Outre la perte de l'aptitude à la dispersion (dangereuse dans une île isolée) et la baisse de la fécondité (vitale dans des lieux exigus), l'agressivité réduite minimise la dépense énergétique dans les contestations entre voisins. Cela permet un meilleur compromis entre la taille du territoire et le temps de collecte des ressources, d'où la possibilité d'octroyer plus de soins parentaux compensant la faible fécondité (Blondel, 1995).

La radiation adaptative, ou la diffusion d'une population hors de son foyer d'origine et son adaptation à un nouvel environnement par évolution divergente, se manifeste par l'« effet fondateur » et par la « dérive génétique ». Dans le premier cas, les organismes colonisateurs ne représentant qu'une partie de la population d'origine, certains gènes de celle-ci y sont d'emblée plus ou moins présents, d'où une différence génétique entre populations souche et pionnière avant même l'évolution divergente de cette dernière. Dans le second, les mutations génétiques ont plus d'effet dans une petite population, ce qui la fait « dériver » loin de la population d'origine. Le cas le plus célèbre de radiation adaptative est celui des « pinsons de Darwin », dont l'étude par le célèbre naturaliste allait déboucher sur sa théorie de l'évolution : une seule espèce de « pinson continental » parvenue à s'établir

sur une île des Galápagos a donné naissance, par radiation adaptative dans d'autres îles de l'archipel, à 13 espèces de « pinsons de Darwin », adaptés à différents environnements insulaires

L'espace et le temps sont donc liés et propres à ces processus de spéciation géographique, et le nouvel environnement est la clé de l'évolution divergente, car son isolement est créateur de singularité naturelle : le darwinisme est « un évolutionnisme horizontal, qui traite de l'origine de la diversité dans la dimension spatiale » (Mayr, 1993).

Cependant, ces espèces endémiques sont très vulnérables à l'ouverture de leur île et à l'arrivée de nouvelles espèces. On le voit dans le « cycle des taxons », ou renouvellement naturel de la biodiversité insulaire : les organismes nouveaux venus ont des « stratégies *r* » leur permettant de supplanter certaines espèces locales, bien moins agressives, avant d'évoluer eux aussi en adoptant des « stratégies *k* » et de se faire à leur tour remplacer par d'autres organismes colonisateurs, et ainsi de suite. Mais parce que les espèces introduites par l'homme sont le plus souvent « généralistes » ou « opportunistes » et donc extrêmement compétitives, et aussi parce qu'elles sont régulièrement alimentées par de nouveaux individus, elles n'ont pas besoin d'évoluer en passant à des « stratégies *k* » d'adaptation à leur nouvel environnement. Cette concurrence débridée signifie alors la destruction des espèces endémiques sans qu'il y ait possibilité d'évolution divergente des nouvelles venues. Il en résulte un appauvrissement de la biodiversité globale, à la fois par disparition d'espèces uniques et par perte des conditions de spéciation géographique.

Diversification biologique et diversification culturelle, une même spéciation géographique

Utiliser des concepts de biologie évolutive pour traiter de l'adaptation et de l'autonomisation culturelle de certaines sociétés isolées peut laisser croire que l'on fait siennes les thèses de la « sociobiologie », ou que l'on accorde trop d'importance à un déterminisme physique dont la géographie a longtemps cherché à se débarrasser. Pourtant, l'anthropologue M. Sahlins, que l'on ne peut soupçonner de « sociobiologisme » puisqu'il est l'auteur d'un essai critique sur cette partie de l'œuvre d'E. O. Wilson, décrit « les sociétés polynésiennes comme les membres d'un seul et même genre qui a occupé

et s'est adapté à une variété d'habitats locaux » ; et il emploie le concept de « radiation adaptative » pour décrire ce processus (cité in Kirch et Green, 1987 : 434).

L'idée de comparer les processus de diversification biologique et culturelle est notamment exposée dans l'article intitulé « *History, phylogeny and evolution in Polynesia* » (Kirch et Green, 1987). Dans celui-ci, deux archéologues, océanistes réputés, expliquent qu'« en raison des avantages fournis par les îles pour les études sur l'évolution, la Polynésie est reconnue depuis longtemps comme une région idéale pour la recherche sur l'évolution culturelle, car elle offre des cas bien documentés de « radiation culturelle » et de divergence » (*ibid.* : 440). Or, selon ces auteurs, l'isolement est le facteur clé de la divergence culturelle en Polynésie, et ils utilisent les concepts de la biologie évolutive, tels qu'on les a rappelés ci-dessus, pour en rendre compte.

Kirch et Green parlent ainsi, à propos de certaines populations polynésiennes isolées après avoir colonisé de nouvelles îles, de « radiation adaptative » de ces groupes colonisateurs à partir de l'espace commun d'origine. Ils emploient aussi les termes d'« effet fondateur » pour évoquer l'usage de nouvelles techniques par le groupe pionnier qui s'adapte à un environnement différent de celui de la population d'origine ; de stratégies « *r* » et « *k* » pour rendre compte de ces changements de techniques comme d'une démographie adaptative par contrôle des naissances ; de « sélection à long terme par l'environnement » pour décrire les conséquences sur l'évolution des sociétés de la déforestation, de la perte de biodiversité et de l'érosion, etc. (*ibid.* : 441-443). Bref, ces auteurs observent de nombreux phénomènes sociaux semblables à ceux qui président à l'adaptation d'organismes végétaux et animaux à des environnements isolés : ces processus, de part et d'autre, sont ceux de la spéciation géographique.

Le peuplement humain et l'évolution culturelle de Rapa Nui

L'histoire de Rapa Nui, qui représente le plus long isolement d'une société humaine, se prête tout à fait à ce type de lecture. Les archéologues divisent aujourd'hui cette histoire en trois périodes : la colonisation (de 500 à 1000 après J.-C.), l'apogée (de 1000 à 1500), et le déclin (de 1500 à 1722).

Au VI^e siècle, une centaine de Polynésiens arrivent à Rapa Nui en provenance des Marquises, sans doute via les Gambier. L'île, colonisée avant Hawaï et la Nouvelle-Zélande, fait partie de l'aire culturelle « proto est-polynésienne », dont sont issus, au moment de sa colonisation, son organisation socio-politique, sa langue et ses arts, ainsi que des techniques de pêche et d'agriculture (Green, 1998). Il existe cependant quelques différences notables par rapport au fond commun : les colons y ont apporté des poules et des rats, mais ni cochons ni chiens ; ils y ont implanté taros, bananes, ignames et canne à sucre, mais ni cocotiers ni arbres à pain.

L'isolement dans lequel se retrouve ensuite cette population colonisatrice fait progressivement émerger les particularités de la culture rapanui dans tous les domaines évoqués ci-dessus, et en particulier ce qui est à été patrimonialisé au xx^e siècle : la statuaire monumentale des *moai*, les tablettes en bois d'« écriture » *rongo rongo*, les pétroglyphes liés au culte de l'homme oiseau, etc. La culture de Rapa Nui est ainsi le fruit de la spéciation géographique de la société qui l'a colonisée et s'est ensuite retrouvée définitivement coupée de sa population source : elle est endémique à l'île.

Cependant, la thèse du long isolement de Rapa Nui, aujourd'hui admise par la grande majorité des océanistes, a été contestée par T. Heyerdhal et quelques archéologues. L'exposé succinct des arguments présentés par les deux parties permet de présenter notre propre thèse sur la patrimonialisation comme mode d'adaptation géographique.

T. Heyerdhal soutient qu'il y a eu des contacts permanents entre le littoral péruvien préincaïque et Rapa Nui², et que cette île a même connu une vague de peuplement amérindien. Sa thèse se base notamment sur la présence dans l'île de la patate douce et du roseau « totora » (deux plantes originaires d'Amérique du Sud et utilisées par des sociétés amérindiennes), et sur la ressemblance entre le site de Vinapu (un mur d'*ahu* (autel) aux colossales pierres taillées) et certains sites préincaïques. Pour Heyerdhal, la destruction de la civilisation des *moai* à partir du XVI^e siècle est surtout due à la rupture des relations

2. Heyerdhal a exposé cette thèse dans plusieurs publications, dont on ne citera ici que le récit de sa campagne de fouilles archéologiques à l'île de Pâques en 1955 (Heyerdhal, 1958), parce qu'il a contribué à la diffuser bien au-delà des cercles savants.

entre l'île et le littoral sud-américain à la suite de la conquête des peuples côtiers du Pérou par l'empire Inca.

Cependant, l'hypothèse communément admise aujourd'hui est que, pendant 1 200 ans environ, d'hypothétiques voyages au sein de la « zone d'interaction est-polynésienne » (Green, 1998) auraient été les seuls contacts entre la population de Rapa Nui et le reste de l'espèce humaine. Sur cette île très isolée, une population la plupart du temps coupée du reste de l'humanité a créé une culture complexe et profondément originale, bien qu'apparentée à la civilisation « est-polynésienne ». Quant à la crise, elle n'est survenue qu'au terme d'un millénaire d'isolement quasi absolu, et la population survivante est encore parvenue à vivre plusieurs siècles enfermée dans une île ravagée.

Cette thèse permet ainsi d'affirmer que la spéciation géographique de la culture rapanui a permis à la population de cette île minuscule de subsister pendant au moins douze siècles dans un isolement presque total ; or cette adaptation passe par une forme autochtone, préeuropéenne, de patrimonialisation.

Rapa Nui, ou l'adaptation géographique par le patrimoine

D'un point de vue géographique, et plus particulièrement en considérant le concept de milieu, ou « les relations d'une société à l'espace et à la nature » (Berque, 1990), la spéciation géographique est un milieu adapté à un environnement dont le trait dominant est l'isolement : il en découle un genre de vie singulier. Rapa Nui illustre comment un mode d'adaptation géographique – ici un milieu et un genre de vie qui rendent une société capable de supporter de fortes contraintes environnementales – permet à une population de survivre dans une île exiguë en situation d'isolement extrême. Or les *moai* sont alors le pivot de ce mode d'adaptation géographique.

Les *moai*, patrimoine au centre du mode d'adaptation géographique rapanui

Lors de la période de l'apogée, c'est-à-dire pendant la « civilisation des *moai* » (1000-1500), Rapa Nui était divisée en une dizaine de territoires claniques répartis tout au long des littoraux et peu étendus à l'intérieur des terres, le centre de l'île n'étant pas approprié.

À son maximum démographique, Rapa Nui aurait compté, selon certaines estimations, jusqu'à 15 000 habitants (C. Cristino, archéologue de l'université du Chili, comm. pers., novembre 2000) : la densité de population était donc très élevée, les tensions écologiques et sociales devaient être extrêmement fortes, et l'équilibre population-ressources précaire.

Or les archéologues n'ont pas trouvé de traces de guerres sur Rapa Nui au cours de cette période. À cette époque, tous les clans, et chaque lignage à l'intérieur de ceux-ci, recherchent prestige et protection en taillant – dans une commune carrière de tuf située sur le volcan Rano Raraku – et en érigeant sur des *ahu* les monumentales figures stylisées de leurs ancêtres : ces *moai* irradiant leur *mana* (pouvoir magique) sur leurs descendants, vers lesquels ils sont tournés. Au lieu d'une guerre permanente visant au contrôle de l'île et de ses maigres ressources qui se serait soldée par la disparition totale de ses habitants, il s'est ainsi instauré, par compétition pacifique entre clans ou « effet de voisinage », un équilibre dynamique entre une population croissante et un espace limité : les *moai* sont bien au centre d'un mode d'adaptation géographique à l'insularité extrême.

Les *moai* étaient donc déjà un patrimoine : ce sont en effet les figures des ancêtres (les « pères ») qui font bénéficier leurs clans de leur *mana* ; on risque le jeu de mots : les *moai* sont un « patri-mana »... Selon O. Godard, « les biens patrimoniaux constituent ce qu'on peut appeler des « ressources identitaires », à la fois garants matériels de la pérennité du groupe en question et supports symboliques de son identité » (1989 : 314) : cela s'applique bien à Rapa Nui pendant cette période. On peut en effet élargir cette notion de patrimoine à l'île entière, que ses habitants appelaient « Te Pito Te Henua », ou « le nombril du monde » : elle est la « garante matérielle de la pérennité » de ses habitants, tandis que les *moai*, « support symbolique de leur identité », leur permettent de vivre en paix sur cette île.

Pour Bahn et Flenley (1992), ce sont les contradictions entre croissance démographique et limites spatiales qui sont responsables de la catastrophe rapanui : dans leur livre au titre évocateur – *Easter Island/Earth Island* –, ils extrapolent cette thèse à notre planète. Cette thèse paraît insuffisante : ce n'est pas tant la fermeture de l'espace que la faillite du mode d'adaptation géographique à cette insularité extrême qui cause le déclin de la civilisation des *moai*. Que Rapa Nui

soit un espace clos et exigü accroit certes les difficultés mais n'est pas déterminant : les Rapanui ont bien survécu à un enfermement de 1 200 ans, dont au moins deux siècles en état de faillite écologique et sociale. Penser que les limites spatiales sont la cause de la catastrophe participe d'une idéologie de la « frontière », de l'expansion indéfinie, de la croissance sans limites...

De l'adaptation géographique par les *moai* à la tentative d'évasion par l'homme oiseau

L'équilibre du mode d'adaptation géographique par les *moai* est fragile. La crise écologique qui débute au XVI^e siècle et entraîne l'effondrement du système découle d'une trop forte charge démographique, aggravée par une sécheresse persistante due à l'entrée de la planète dans le « petit âge glaciaire », et à la répétition de Niños particulièrement forts dans le Pacifique oriental. Elle est due en particulier à l'accélération de la compétition interclanique pour tailler et ériger des *moai* de plus en plus grands, comme si leur volume croissant signifiait un surcroît de *mana* permettant de contenir la destruction en cours³. Cette fuite en avant se solde par la coupe massive de bois pour établir les chemins de halage des *moai* comme pour les dresser sur les *ahu*, alors que la croissance démographique implique par ailleurs le défrichement de nouvelles terres pour l'agriculture, et que la population mobilisée par la taille et le déplacement des *moai* relâche son contrôle sur les rats, qui prolifèrent et détruisent les graines des palmiers : ces effets cumulatifs provoquent une déforestation totale de l'île.

Il n'y a alors plus d'abris pour les cultures exposées au vent marin, plus de bois pour les pirogues, et l'érosion augmente. Il s'en suit une drastique diminution des ressources alimentaires, ce qui provoque une forte baisse de la population et, partant, un bouleversement social, politique et culturel. Un état de famine endémique s'installe dans l'île, où les guerres font leur apparition et deviennent fréquentes. Les buts de guerre sont le contrôle territorial (afin de se procurer des aliments, dont de la chair humaine), lequel est acquis par le renversement et la destruction des *moai* des clans ennemis, ce qui anéantit leur *mana*.

3. Le plus grand *moai* jamais érigé, au XVI^e siècle, mesure 10 m et pèse 80 tonnes. Le plus grand *moai* taillé mais jamais dressé (il est encore sur place au Rano Raraku) mesure 20 m et pèse 200 tonnes.

L'archéologie rend compte de ces changements profonds. Les armes les plus anciennes, des pointes d'obsidienne, remontent au XIV^e siècle, et elles prolifèrent à partir du XVIII^e, à la fin de la période des *moai*. On note aussi, à la même époque, l'utilisation de grottes pour l'habitat et l'apparition d'abris pour les ressources alimentaires (Bahn et Flenley, 1992) : protection et conservation sont alors les caractéristiques dominantes de ce qui est aujourd'hui considéré comme le patrimoine archéologique le plus récent de Rapa Nui. La plupart des sites peuplés (*ahu-moai*) sont abandonnés, et les cavernes de l'île – des abris plus sûrs – commencent à être habitées de façon permanente à partir du XVI^e siècle. De même, les poulaillers – désormais garants de quasiment les seules sources de protéines disponibles – sont transformés en de véritables forteresses, les jardins cachés dans des cavités naturelles ou entourés de murs afin de garder leur humidité et les protéger des embruns qui traversent l'île dénudée. L'île se ferme alors hermétiquement car, dépourvus de bois pour construire des pirogues, les Rapanui ne peuvent plus lancer d'expéditions maritimes, ni même pêcher au large.

Lentement, la société rapanui tente de changer de mode d'adaptation géographique : les *moai* sont progressivement renversés, détruits et abandonnés au cours du XVIII^e siècle⁴ et peu à peu remplacés par le culte de l'homme oiseau. Sa symbolique est évidente : il s'agit désormais de s'évader d'une île ravagée dont on sait avec certitude, depuis les visites des Européens durant le XVIII^e siècle, qu'elle n'est plus la seule terre au monde.

Le culte de l'homme oiseau permet de quitter l'île à la fois en réalité – le Motu Nui (ou « grand îlot »), où les candidats doivent trouver les œufs de sternes (qui ne nichent plus sur la « grande terre » où elles ont été décimées), est la seule terre visible depuis Rapa Nui – et en imagination : l'oiseau est libre, contrairement à l'homme prisonnier de l'île. Rapa Nui, et en particulier Orongo – lieu de la cérémonie annuelle, aujourd'hui l'un des sites les plus visités de l'île – se couvrent de pétroglyphes représentant l'homme oiseau.

4. Les *moai* dressés sur les *ahu* sont encore nombreux en 1722, mais Cook témoigne que bien des *moai* étaient renversés en 1774, et il n'en reste presque aucun debout en 1804, lors du passage du Russe Lisanskij ; le dernier étranger à avoir vu un *moai* dressé est Dupetit-Thouars, en 1838.

Le culte de l'homme oiseau est une forme de patrimonialisation : l'œuf recueilli par le champion du clan vainqueur assure à celui-ci la prépondérance sur les autres pendant un an, et notamment le droit d'user des ressources d'autrui, au besoin par la force. Cet homme oiseau transmet ainsi une « ressource identitaire » à son clan, et ce bien patrimonial est à la fois « garant matériel de sa pérennité » et « support symbolique de son identité », pour reprendre les termes d'O. Godard. Il ne s'agit pas pour autant d'un mode d'adaptation géographique à l'isolement et à l'exiguïté de l'île aussi efficace que celui des *moai*, loin s'en faut : la meilleure preuve en est précisément la symbolique de l'évasion qui le sous-tend. Si l'homme oiseau prouve les efforts d'évolution de la société rapanui pour éviter de s'entredétruire complètement en se donnant des règles de cohabitation, il n'en demeure pas moins un culte basé sur une compétition cette fois-ci belliqueuse (même si elle est codifiée) et qui a lieu dans un environnement désormais presque entièrement détruit. La société rapanui ne recouvrera jamais plus un semblant d'équilibre, et le culte de l'homme oiseau marque ainsi le début de sa longue décadence.

La cause de la faillite du mode d'adaptation géographique rapanui : la fermeture de l'île ou la croissance des besoins ?

Revenons aux deux interprétations sur le peuplement et l'évolution culturelle de Rapa Nui.

Selon Heyerdhal, la civilisation rapanui n'a pas pu se développer dans l'isolement : il n'y a pas eu de spéciation géographique, ou alors elle est minime. Puisque son patrimoine est en partie issu des contacts avec l'Amérique, l'île est entrouverte, et la faillite de la civilisation rapanui découle de sa soudaine fermeture. En revanche, selon l'hypothèse commune, celle de Rapa Nui comme espace trappe, il peut y avoir eu création culturelle originale et, tout simplement, une vie sociale pacifique et sur le long terme dans l'isolement extrême d'un espace exigu : cela garantit la spécificité rapanui et donne à ce mode d'adaptation géographique par la patrimonialisation une valeur d'exemple universel.

L'hypothèse d'Heyerdhal et, plus largement, de tous ceux qui, comme Bahn et Flenley, voient dans la fermeture de l'île la cause de la catastrophe écologique entraînant la ruine de la civilisation rapanui, est, au fond, une hypothèse d'essence naturaliste. La crise viendrait de ce que

le peuple rapanui n'aurait pas su « gérer » la fermeture – soudaine ou pas – de son île. En définitive, selon cette hypothèse, l'isolement, c'est-à-dire la nature, a vaincu : on met l'accent sur la catastrophe au détriment de l'adaptation de la société rapanui, pendant plus d'un millénaire, à un isolement exceptionnel dans l'histoire humaine.

L'autre hypothèse est sociale : la catastrophe rapanui est due à la faillite d'un mode d'adaptation géographique à l'isolement, elle est due à un milieu et un genre de vie devenus inappropriés à partir d'un certain moment, tardif dans l'histoire rapanui, au bout de mille ans de peuplement. En définitive, ce n'est pas tant l'isolement (la nature) mais la société rapanui, son mode d'adaptation géographique, qui en est responsable. Ce mode d'adaptation est basé sur la compétition patrimoniale entre groupes : pacifique, celle-ci n'en demeure pas moins tendanciellement orientée, et ce d'autant plus que la population augmente, vers la croissance des besoins en énergie humaine et en ressources en bois nécessaires à la production de plus en plus de *moai* chaque fois plus volumineux. Il en découle à terme une contradiction insurmontable, dans le cadre d'un espace exigu et fermé, entre, d'une part, ce mode d'adaptation géographique qui n'évolue pas et, d'autre part, la croissance démographique comme celle des besoins indispensables pour maintenir son rang dans une compétition indéfinie.

Le mode d'adaptation géographique fondé sur la patrimonialisation des *moai* a néanmoins fonctionné à plein régime pendant 500 ans, après avoir été en gestation pendant à peu près la même durée. Tant que les ressources en bois assurant sa pérennité sont suffisantes, l'île demeure un système ouvert, malgré son isolement : la mer fournit une part importante de l'alimentation, et permet probablement quelques contacts avec « l'aire d'interaction est-polynésienne ». Avec la déforestation totale de Rapa Nui, le système se ferme, l'île devient un espace trappe, dont on ne s'évade plus que par l'intermédiaire du culte de l'homme oiseau, qui permet en outre, par une compétition belliqueuse au sein d'un environnement ravagé, la survie du clan le plus puissant au détriment des autres. Et lorsqu'il est à nouveau ouvert par l'arrivée des Européens, c'est de façon exogène et pour le plus grand malheur des Rapanui, pillés et massacrés.

Archétypes écologique et culturel, les îles invitent ainsi aux comparaisons entre biologie évolutive et géographie. Et, mondes miniatures, elles permettent de réfléchir aux relations entre l'humanité et la Terre.

Ce modèle insulaire peut être résumé par la formule de J. Bonnemaïson (1990) : « les îles sont des métaphores qui révèlent le monde ». Or, les durées de ces phases historiques, l'ouverture et la fermeture de l'espace, les systèmes sociaux basés sur la compétition et enfin la symbolique de l'homme oiseau rappellent étrangement le développement du capitalisme et incitent à comparer l'histoire de Rapa Nui à celle du monde actuel. Le capitalisme a connu 500 ans d'expansion mondiale (de 1500 à 2000) dans un système ouvert ; combien de temps durera une compétition belliqueuse (qui s'exprime, au mieux, par la « guerre économique ») dans le système fermé (à l'échelle planétaire) de la mondialisation ? Quant au culte de l'homme oiseau, son équivalent actuel peut être trouvé dans la foi en la technologie : celles d'Internet et de l'espace, notamment, permettent de s'évader virtuellement d'une Terre écologiquement ravagée, mais aussi d'assurer la suprématie d'un ou de quelques pays sur les autres pour s'approprier leurs ressources.

■ L'intégration au monde par la patrimonialisation

Aux Galápagos comme à l'île de Pâques, la rupture de l'isolement par l'intégration de ces îles au système Monde, qui commence vraiment au XVIII^e siècle et prend de l'ampleur au siècle suivant, s'accompagne d'abord d'une rapide destruction de bien des phénomènes résultant de la spéciation géographique naturelle ou culturelle.

De la destruction de la singularité à sa patrimonialisation

L'histoire de l'intégration au monde des Galápagos et de l'île de Pâques, via leur rattachement à l'Amérique, suit un cours parallèle (Grenier, 2002 b). Découvertes inhabitées en 1535, les Galápagos ne sont utilisées qu'à partir de la fin du XVII^e siècle, et pendant une cinquantaine d'années, comme base de flibustiers britanniques ; puis,

au XIX^e siècle, elles sont l'un des principaux lieux de chasse des baleiniers américains. Redécouverte par les Hollandais en 1722 puis très peu abordée⁵, l'île de Pâques n'est visitée que par quelques baleiniers pendant la première moitié du XIX^e siècle. Ces premiers contacts, épisodiques, se soldent néanmoins par la fragilisation d'une nature ou d'une culture qui avaient jusqu'alors évolué en vase clos. Aux Galápagos, les flibustiers introduisent des rats, et les baleiniers des chèvres : ces espèces hautement « opportunistes » causent aujourd'hui encore des ravages dans les écosystèmes insulaires. À l'île de Pâques, les baleiniers recrutent de la main d'œuvre, échangent des vêtements ou de l'alcool contre des « curios », et introduisent des maladies : la décomposition de la société rapanui s'accélère. Les Galápagos et l'île de Pâques sont devenues des espaces ouverts à toutes les entreprises des marins et aventuriers occidentaux.

Après leur annexion par l'Équateur en 1832, la colonisation des Galápagos est confiée à des entrepreneurs qui y fondent des « haciendas concentrationnaires » (Silva, 1992) dont ils exportent les productions sur le continent, et dans lesquelles la nature et les hommes sont exploités sans retenue. Une main d'œuvre rafinée dans les villes du littoral équatorien et maintenue de force dans l'archipel travaille aux défrichements, dans les plantations de canne et de café, à l'élevage bovin, dans les mines de soufre et de sel, ou à la chasse aux animaux dont on tire de l'huile ou des peaux. Les tortues, en particulier, paient un lourd tribut : outre le fait que les baleiniers américains en recueillent d'énormes quantités (au moins 100 000) pour se nourrir durant leurs longues campagnes de chasse dans le Pacifique, elles sont massivement collectées par les colons qui en extraient de l'huile destinée à éclairer les villes équatoriennes et péruviennes : au début du XX^e siècle, 3 des 14 espèces de tortues géantes avaient disparu, et les populations survivantes étaient menacées de rapide extinction.

À l'île de Pâques, le tournant décisif d'une ouverture catastrophique a lieu en 1862, lorsque des esclavagistes péruviens raflent la moitié d'une population alors estimée à 3 500 personnes : dépositaires d'une part importante de la culture rapanui (dont la signification des tablettes

5. Vraiment très isolée, l'île de Pâques n'est visitée, après Roggweeen en 1722, que par Cook, l'Espagnol Gonzalez et La Pérouse avant 1805, date de la première escale d'un baleinier américain.

rongo rongo, seul exemple d'« écriture » polynésienne), les hautes castes sont anéanties. Lorsque les 15 survivants rapanui sont rapatriés sur leur île l'année suivante, ils sont porteurs de virus qui déciment la population insulaire : celle-ci, au bord de l'extinction, ne compte plus que 111 personnes en 1878... Entre temps, des missionnaires et un aventurier français se sont installés dans l'île exsangue : les premiers convertissent la population et brûlent les « idoles », le second importe des moutons et introduit le salariat. Le Chili annexe l'île de Pâques en 1888 mais, après une tentative de colonisation nationale qui échoue en raison de l'éloignement de la « mère patrie », ce pays la loue à une entreprise multinationale britannique. Sa filiale, la « Compagnie d'exploitation de l'île de Pâques » (Cedip), transforme celle-ci en une gigantesque *hacienda* ovine ; afin de faire place nette aux moutons, les Pascuans⁶ sont cantonnés dans un petit périmètre de leur île avec interdiction d'en sortir sans autorisation.

Les Galápagos et l'île de Pâques sont à la fois des espaces ouverts à une exploitation débridée sous la férule d'entrepreneurs maîtres des îles, et des espaces trappes pour leurs habitants – colons forcés équatoriens et population rapanui survivante – qui ne peuvent en sortir et sont obligés de travailler pour des salaires payés en nature. Ces entrepreneurs font une utilisation massive de ressources à faible valeur unitaire – les tortues ou les hommes, et les îles ne sont considérées que comme les supports de ces exploitations intensives. Mais c'est alors que la singularité naturelle ou culturelle de ces îles est en passe d'être anéantie que se fait jour un intérêt scientifique pour celles-ci.

Depuis la fin du XIX^e siècle, les Galápagos et l'île de Pâques fascinent les classes cultivées européennes et nord-américaines parce qu'elles questionnent certaines des idées-valeurs fondamentales de la civilisation occidentale, comme la place de l'homme dans la nature et la notion de progrès. Les premières, devenues célèbres après la publication de *L'origine des espèces* par Darwin en 1859, sont le lieu privilégié de recherches sur une théorie de l'évolution qui remet en cause la dualité homme-nature constitutive de la modernité. La seconde suscite des interrogations sur la décadence culturelle et provoque l'étonnement : une île isolée, siège d'une civilisation capable de

6. Les Chiliens désignent les Rapanui sous le terme de Pascuans (« pascuenses » en espagnol).

produire de tels monuments avec des techniques aussi rudimentaires, ne peut être que « mystérieuse ⁷ ». Car comme le souligne W. Mulloy, « la complexité culturelle est presque partout étroitement liée à l'opportunité d'échanger des idées avec des voisins et d'en formuler de nouvelles grâce à leur aide. L'apparente violation de ce principe de base à l'île de Pâques explique l'attrait qu'elle exerce sur bien des scientifiques et de nombreux touristes » (1997 : 97).

Les premières expéditions scientifiques, naturalistes aux Galápagos, ethno-archéologiques à l'île de Pâques, commencent à partir des années 1870-1880 : elles se livrent à de grandes collectes de spécimens – animaux (tortues notamment) dans les premières ; *moai*, tablettes *rongo rongo*, statuettes *kava kava* dans la seconde – qui aboutissent dans des jardins zoologiques, des musées ou des collections privées d'Europe ou des États-Unis. Ainsi, le but de ces véritables razzias n'est pas tant scientifique que conservacionniste : il faut sauver les derniers témoins d'une nature ou d'une culture singulières avant leur anéantissement, que l'on pense alors inéluctable. Cette patrimonialisation, exogène, est donc aussi *ex situ*, et a comme objectifs déclarés l'avancement de la science, le plaisir des riches collectionneurs, et l'instruction ou le divertissement du public d'Occident.

Après la Première Guerre mondiale, la large diffusion d'ouvrages tirés de certaines expéditions scientifiques – comme *The Mystery of Easter Island* de l'ethnologue britannique K. Routledge (1919), ou *Galápagos : World's End* du naturaliste américain W. Beebe (1924) – font connaître ces îles hors des cercles savants. À cette époque, de nombreuses aires protégées sont créées en Amérique latine, dont en Équateur et au Chili : l'année suivant la mission ethnologique Métraux-Lavachery à l'île de Pâques en 1934, celle-ci devient un « monument historique national », bien que la Cedip ait vu son bail renouvelé pour 25 ans en 1933... ; et un an après l'expédition Von Hagen aux Galápagos en 1935, un parc national est fondé dans l'archipel.

Lors de la création de ces parcs nationaux, l'île de Pâques et les Galápagos sont administrées par les Marines de Guerre du Chili et de l'Équateur, qui n'assurent au mieux qu'une desserte annuelle par

7. C'est P. Loti qui lance la mode des « mystères de l'île de Pâques ». Depuis, bon nombre d'ouvrages sur l'île, scientifiques ou non, évoquent ces mystères dès leur titre...

bateau depuis le continent. Aux Galápagos, quelques centaines de colons équatoriens, libérés de la tutelle des « haciendas concentrationnaires », végètent dans une économie d'autosubsistance ; à l'île de Pâques, la Cedip fait encore la loi, et les Pascuans sont toujours « parqués ». Dans les deux cas, ces parcs nationaux ont été créés pour sauvegarder les « trésors » archéologiques ou naturels de l'avidité des « étrangers » (dont de très rares « touristes » aux Galápagos), rendus seuls responsables de leur dégradation ; mais en réalité, ces aires protégées n'existent que sur le papier, et aucune des mesures de protection énoncées n'est appliquée, faute de moyens et de réelle volonté politique.

Géopolitique de la patrimonialisation

La patrimonialisation comme intégration territoriale

C'est précisément parce qu'elle n'existe pas que cette patrimonialisation ne débouche pas sur une véritable intégration des Galápagos et de l'île de Pâques à leurs territoires nationaux respectifs : pour cela, des infrastructures de transport et un développement économique *in situ* sont nécessaires.

Les États-Unis en guerre vont résoudre la question des transports. Comptant parmi les très rares terres du Pacifique oriental, les Galápagos et l'île de Pâques ont une valeur stratégique que révèlent les progrès de l'aviation. Cet intérêt militaire n'échappe pas aux Américains qui installent une base aéronavale aux Galápagos en 1942, et une piste d'aviation à l'île de Pâques en 1966 : ces bases leur permettent de surveiller les abords occidentaux du canal de Panama pendant la Seconde Guerre mondiale, et le quart sud-est du Pacifique alors que la Guerre Froide bat son plein⁸.

L'entrée dans l'ère du développement se manifeste par la revendication, par les pays du tiers monde, d'une souveraineté sur leurs ressources

8. En 1985, lors d'une autre période de tension Est-Ouest, la piste d'aviation de l'île de Pâques est agrandie, au point d'en faire la plus longue de l'hémisphère sud : l'objectif est de permettre un atterrissage d'urgence de la navette spatiale, mais le projet américain de « guerre des étoiles » est aussi évoqué.

naturelles. Le Chili et l'Équateur sont les premiers pays à faire de la protection du patrimoine naturel une stratégie pour assurer à la fois leur développement économique et leur souveraineté sur des espaces ouverts, lointains et mal contrôlés. Cela commence par la mer : lors de la « Conférence sur l'exploitation et la conservation des richesses marines du Pacifique Sud » qui se tient à Santiago en 1952, ces pays – auxquels se joint le Pérou – considérant qu'« il est de leur devoir de veiller à la protection et à la conservation de leurs ressources naturelles » au nom de « la subsistance de leurs peuples », revendiquent une « souveraineté et juridiction exclusives » sur 200 milles marins à partir de leurs côtes. Mais au-delà de cette revendication sur le courant du Humboldt et ses ressources halieutiques, c'est le Pacifique qui intéresse ces pays : en Équateur, la mer est considérée comme la « 5^e province » du pays ; au Chili, l'océan entre le continent et l'île de Pâques est appelée « la mer à présence chilienne⁹ »... Pour affirmer sa souveraineté sur l'océan et ses ressources, il est important de compter sur des points d'appui, sur ces îles lointaines dont la « zone d'exclusivité économique » augmente d'autant le domaine maritime national.

C'est pourquoi, une fois les Galápagos et l'île de Pâques rendues facilement accessibles, se fait jour en Équateur et au Chili la volonté politique que leur patrimonialisation soit cette fois-ci effective. Car c'est la patrimonialisation de la nature aux Galápagos et des restes de la culture rapanui à l'île de Pâques qui devrait y permettre un développement touristique susceptible d'attirer dans ces îles des nationaux d'origine continentale, et renforcer ainsi, par leur peuplement, la souveraineté nationale sur ces lointaines possessions insulaires.

Cet objectif géopolitique rencontre alors celui des scientifiques occidentaux, qui travaillent, eux, à la sauvegarde de leurs objets d'étude. Afin de les patrimonialiser, ils en appellent d'une part à l'« opinion publique internationale » et s'appuient pour ce faire sur les médias américains et européens (presse, édition, cinéma et télévision) et les organisations conservacionnistes mondiales ; et, d'autre part, ils évoquent les revenus tirés du tourisme pour convaincre les États de

9. L'année précédente, en 1951, un hydravion des Forces aériennes chiliennes avait rallié l'île de Pâques depuis Valparaíso, justifiant cette appellation...

créer des parcs nationaux dans ces îles¹⁰. On est ainsi en présence d'une boucle de rétroaction : une patrimonialisation médiatisée permet le développement touristique qui, en retour, la renforce et la justifie.

Dès lors, le processus médiatico-conservationniste est lancé. Des journalistes de *Life Magazine* font partie de l'expédition de l'Unesco de 1957, chargée d'étudier les modalités de création d'un parc national et d'une base scientifique internationale permanente aux Galápagos. Ils assurent une large couverture médiatique au projet, qui voit le jour en 1959, centenaire de la publication de *L'origine des espèces* : cette année-là sont créés simultanément le Parc national des Galápagos (PNG) et la Fondation Charles Darwin, l'ONG internationale chargée de sa tutelle. À l'île de Pâques, les premières fouilles archéologiques systématiques sont effectuées en 1955 par Thor Heyerdhal, dont la renommée est immense après l'expédition du Kon Tiki. Deux ans plus tard, il publie *Aku Aku. Les mystères de l'île de Pâques*, un *best seller* international¹¹ : l'île y est désignée comme le « plus grand musée à ciel ouvert du monde » ; l'expression fait encore fureur dans les agences de voyage vendant la destination.

En 1960, l'archéologue américain W. Mulloy est le premier à restaurer un *ahu moai* dans un but explicitement touristique. En 1964, lors de l'inauguration de la Station de recherche Charles Darwin (SRCD) aux Galápagos, cérémonie retransmise par la BBC, le grand biologiste J. Huxley, directeur de l'Unesco, qualifie ces îles de « laboratoire de l'évolution », terme repris depuis par tous les guides touristiques. Le « Parc national de tourisme île de Pâques » est créé en 1966 avec l'appui de l'Unesco ; l'appellation, explicite, rappelle le texte de loi fondant le PNG, qui évoque l'objectif d'en faire « un pôle du tourisme mondial ». En 1968, *Paris-Match* finance la restauration d'un *ahu moai*, ce qui assure une grande publicité à l'île de Pâques en France et en Polynésie française, mais aussi à ces dernières au Chili : à l'heure

10. Par exemple, l'ethnologue I. Eibl-Eibesfeldt, l'un des principaux promoteurs du PNG, signale dans son rapport à l'Unesco que «... les Galápagos peuvent devenir une importante attraction pour les touristes, mais seulement si elles sont protégées en tant que réserve de faune, comme celles de l'Afrique ou des États-Unis » (1959 : 23).

11. Plusieurs touristes enquêtés à l'île de Pâques, en 1999 et 2000, indiquaient que c'était la lecture de cet ouvrage qui leur avait donné envie de visiter l'île.

des essais nucléaires à Moruroa, la géopolitique de la patrimonialisation de Rapa Nui n'est pas seulement une affaire chilienne...

C'est donc en ouvrant les Galápagos et l'île de Pâques au tourisme international par le biais de leur patrimonialisation que les gouvernements équatorien et chilien comptent les intégrer effectivement à leurs territoires nationaux respectifs. Mais pour que cette ouverture soit complète, il faut d'abord en finir avec les restes de l'espace trappe qui caractérise ces îles depuis longtemps. Aux Galápagos, le pénitencier est fermé en 1959, l'année de création du parc national ; à l'île de Pâques, bien que le bail de la Cedip ait expiré en 1958, les militaires qui l'administrent n'ont rien changé : les Pascuans sont toujours cantonnés dans un réduit avec interdiction de quitter l'île. La situation commence à évoluer au début des années 1960, avec l'arrivée du génie militaire américain chargé de construire la piste d'aviation, et avec le séjour de l'ethnologue français F. Mazières, l'un des rares scientifiques à avoir dénoncé la réclusion des Pascuans. Mais le paradoxe veut que ce soit une expédition médicale venue étudier, en 1965, « une société fermée, isolée, où l'on pourrait distinguer les facteurs héréditaires des facteurs environnementaux ¹² », qui contribue à faire cesser cet enfermement : ses membres transmettent à la presse internationale une lettre des insulaires décrivant leurs conditions de vie. La question est évoquée à l'ONU et, en 1966, le gouvernement chilien autorise les Pascuans à circuler sur leur île et à la quitter. Mais si les Pascuans ne sont plus parqués, c'est leur île qui l'est désormais : 1966 est aussi, on l'a vu, l'année de création du parc national dans l'île, qui reste donc en plus grande partie inutilisable pour ses habitants, cette fois-ci pour raison de patrimonialisation...

Ensuite, il est indispensable de normaliser le statut administratif de ces îles, afin que tout ressortissant national puisse s'y installer librement, ce qui n'était pas le cas lorsqu'elles étaient des territoires sous la responsabilité des Marines de Guerre qui contrôlaient étroitement les migrations, quand elles ne les interdisaient pas. L'île de Pâques accède au statut de département en 1966, bénéficie de crédits de déve-

12. Les Rapanui sont aussi des objets d'études naturalistes : la Medical Expedition To Easter Island (METEI) qualifie l'île de Pâques de « laboratoire vivant »... comme les Galápagos (Boutillier, 1992 : METEI : a Canadian Medical Expedition to Easter Island, 1964-1965), *Rapa Nui Journal*, vol. 6, n° 2 : 21-32.

loppement, et ses habitants jouissent désormais des mêmes droits que leurs compatriotes continentaux ; et les Galápagos deviennent une province en 1973. Il était temps : en 1967, les premiers vols de la compagnie nationale chilienne débarquent des touristes à l'île de Pâques et, à partir de 1975, les avions de ligne équatoriens se posent toutes les semaines aux Galápagos.

La patrimonialisation territoriale par le tourisme

L'intégration à l'espace national de ces lointaines possessions insulaires par leur développement touristique est un type de patrimonialisation territoriale. Grâce à des aires protégées fondées avec l'appui de la communauté internationale et au tourisme qu'elles attirent, les Galápagos et l'île de Pâques deviennent des patrimoines nationaux : des parcs nationaux. Cette patrimonialisation territoriale revient à sanctuariser, au sens géopolitique du terme, ces espaces périphériques du territoire national par le biais de la protection de leur nature ou des traces de leur culture. La reconnaissance internationale de la valeur des patrimoines qu'abritent ces îles¹³ équivaut ainsi à la reconnaissance internationale de la souveraineté de ces pays sur ces territoires insulaires. Or, par son attraction pour les patrimoines et par son franchissement réglementé des frontières, le tourisme international témoigne de cette double reconnaissance. Et comme il est aussi vecteur du développement économique de ces territoires et de leur peuplement corrélatif, il apparaît comme la solution idéale pour assurer la souveraineté de l'Équateur sur les Galápagos, et du Chili sur l'île de Pâques.

Cette géopolitique de la patrimonialisation est bien un mode d'adaptation géographique, qui permet dans ce cas à des États sans grands moyens techniques et financiers de réduire la distance séparant leurs territoires principaux d'assise continentale de leurs possessions océaniques, et d'affirmer ainsi leur souveraineté sur ces îles isolées. La création de parcs nationaux aux Galápagos et à l'île de Pâques, suivie ou accompagnée par leur insertion dans le maillage administratif national, produit les effets escomptés par les États qui ont mis en

13. Celle-ci est consacrée par leur inscription au patrimoine mondial par l'Unesco, en 1978 pour les Galápagos (elles sont l'un des 4 premiers sites à être classés), et en 1995 pour l'île de Pâques.

Années	Population de l'île de Pâques	Touristes à l'île de Pâques	Population des Galápagos	Touristes aux Galápagos
1950	700	0*	1300	0*
1962	1200	0*	2400	0*
1974	1800	2800	4000	7500
1982	1900	2300	6200	17100
1990	2600	5000	9800	41200
1998	3500	20600	15700	64500

* = pas de tourisme organisé mais quelques visiteurs individuels.

Sources : *Provincia Isla de Pascua*, 1999. *Fundación Natura*, 1999.

■ Tableau 1

Croissances démographique et touristique à l'île de Pâques et aux Galápagos.

œuvre cette géopolitique de la patrimonialisation : la croissance de la population de ces îles est tirée par celle de leurs visiteurs (tabl. 1).

Cet afflux de population touristique et migrante aux Galápagos et à l'île de Pâques a été rendu possible par l'établissement de réseaux aériens et maritimes assurant des transports fréquents entre ces îles et le continent sud-américain. Dans l'archipel, on passe ainsi d'un vol hebdomadaire et d'un cargo mensuel au début des années 1970 (soit au début du tourisme), à 2 vols quotidiens (davantage en haute saison) et 2 ou 3 cargos par semaine en 2001. Et bien que l'île de Pâques continue d'être présentée par la publicité touristique comme « le lieu habité le plus isolé de la Terre », il n'en est rien : en 2000, elle était reliée au continent par cargo 2 à 3 fois par mois, et le Boeing 767 de Lan Chile assurant la liaison Santiago-Papeete s'y posait 6 fois par semaine (3 fois dans chaque sens). Cette large ouverture représente une grave menace pour le patrimoine naturel des Galápagos : elle se manifeste par une arrivée massive et constante d'organismes introduits qui se répandent depuis les ports et les zones agricoles dans le parc national, où elles supplantent peu à peu certaines espèces natives ou endémiques¹⁴.

14. Les seules études chiffrées dont on dispose ont été menées sur les plantes : elles montrent que dans les années 1940, on ne comptait qu'une trentaine d'espèces de plantes introduites aux Galápagos, contre près de 500 à la fin du xx^e siècle, soit la moitié des taxons de l'archipel (Mauchamp, 1997 ; Jaramillo, 1999).

Cette patrimonialisation a donc des objectifs contradictoires : elle prétend fermer des espaces désormais protégés aux usages prédateurs ou destructeurs du passé, tout en ouvrant largement les îles qui les contiennent aux flux touristiques et migratoires et aux produits qui leurs sont nécessaires. On assiste ainsi à une véritable « continentalisation » de ces îles : les milieux qui y ont cours deviennent identiques à ceux que l'on trouve ailleurs dans le monde, et il en va de même de la faune et de la flore des Galápagos, progressivement remplacées par des espèces « généralistes ». Cette patrimonialisation à finalité géopolitique a certes atteint ses objectifs de peuplement et de développement mais, du fait de ces contradictions, elle ne représente pas une adaptation géographique durable et débouche sur une désintégration spatiale et sociale.

La patrimonialisation comme désintégration territoriale

Le tourisme, qui fonctionne sur le mode spatial des réseaux, fournit le modèle géographique organisant l'espace de ces îles et, au-delà, les milieux dominants dans leurs sociétés (Grenier, 2002 a).

Le tourisme ou la « localisation » du patrimoine

Aux Galápagos, deux rapports, établis en 1966 par des naturalistes britanniques puis en 1967 par des économistes américains, jettent les bases du tourisme encore en vigueur aujourd'hui. Ces experts préconisent un tourisme de croisières reliant des sites de visite du PNG, tourisme qui doit être fondé sur des séjours courts, être intégré dans la mesure du possible à des circuits comprenant plusieurs destinations en Amérique du Sud, et enfin être confié à la plus grande entreprise touristique équatorienne, Metropolitan Touring. L'objectif officiel de ces recommandations est de minimiser l'impact écologique du tourisme dans le parc national, d'où l'absence d'infrastructures hôtelières et la brièveté des séjours. En réalité, ce sont des considérations purement commerciales qui les expliquent : il est moins coûteux d'investir dans un bateau de croisière d'occasion que de faire construire un hôtel, et il est plus rentable de louer une cabine quatre jours

plutôt qu'une semaine. Quant à Metropolitan Touring, elle vend des circuits en Amérique latine, travaille avec des agences de voyage américaines (notamment Lindblad Travels) et finance la Fondation Darwin (Grenier, 2000).

À l'île de Pâques, c'est un rapport de l'Unesco de 1966 qui organise le tourisme (Peterson, 1966). Deux de ses recommandations sont significatives. Il conseille d'abord de changer le nom de l'île pour Rapa Nui, « nom suffisamment court pour être d'usage général et d'origine polynésienne, ce qui aurait de la valeur pour la publicité touristique ». Le nom officiel de l'île de Pâques¹⁵, revendiqué aujourd'hui par ses habitants polynésiens, est donc un produit de marketing touristique... Ce rapport recommande ensuite de construire « un circuit éducatif automobile autour de l'île », tout en se montrant soucieux d'éviter le développement d'une circulation routière comme à Tahiti : aujourd'hui, l'île de Pâques, traversée par une route et entourée par une autre, compte pourtant la plus forte proportion de véhicules privés par habitant du Chili...

Derrière ces rapports d'experts, ce sont des opérateurs de tourisme qui définissent de fait le tourisme dans ces parcs nationaux, en étant les premiers à sélectionner les formules de voyage, les circuits et les sites de visite. L'entreprise Lindblad Travels, fondée par l'Américain d'origine norvégienne Lars Lindblad, le précurseur de l'« écotourisme » de luxe dans le monde, est à la fois pionnière aux Galápagos et à l'île de Pâques. Dans les années 1960, L. Lindblad a organisé plusieurs croisières touristiques aux Galápagos, et démontré la rentabilité de cette formule. On le retrouve à l'île de Pâques à la fin des années 1960, où il met en œuvre le type de tourisme qui est encore la règle aujourd'hui : un circuit à bord de véhicules tout-terrain qui transportent les visiteurs de site en site, comme les bateaux de croisière aux Galápagos. À cette époque, Lindblad Travels et la compagnie aérienne Lan Chile s'associent pour vendre des tours permettant de visiter l'île de Pâques et les Galápagos dans la même semaine. Enfin, aux Galápagos, Metropolitan Touring choisit les sites de visite du parc national, qui sont retenus en fonction de leur caractère spectaculaire, et non selon des critères conservacionnistes.

15. En 1976, l'aire protégée de l'île prend le nom de « Parc national Rapa Nui ».

Ce tourisme est fondé sur la brièveté des séjours – quatre jours en moyenne aux Galápagos, deux à l'île de Pâques¹⁶ – et son corollaire, la rapidité des parcours. Il s'agit par conséquent d'un tourisme hautement mécanisé, où les bateaux à moteur ou les voitures tout-terrain se succèdent sur les sites, provoquant une pollution sonore, olfactive, visuelle¹⁷ et parfois matérielle : la marée noire de janvier 2001 aux Galápagos a été causée par un pétrolier qui approvisionnait le plus gros et le plus moderne des paquebots de croisière de l'archipel. Par le zonage de parcs nationaux, par les sites de visite reliés au sein d'itinéraires immuables, par le calcul sans cesse remanié de la « capacité de charge » des sites les plus attractifs, les plans d'aménagement de ces parcs nationaux ne font qu'entériner ces pratiques touristiques : le premier de ces plans date de 1967 à l'île de Pâques, et de 1974 aux Galápagos. Leur but est de permettre à un nombre sans cesse croissant de visiteurs de parcourir rapidement ces parcs nationaux en donnant l'impression que leur impact est limité. Certains de ces sites se détériorent pourtant en raison de leur sur-fréquentation : à l'île de Pâques, le site d'Orongo a été placé sur la liste des 100 monuments en danger par l'ONG World Monument Watch (1999) ; aux Galápagos, une douzaine des 64 sites terrestres du parc national concentrent 80 % des visites, malgré les nombreux plans d'aménagements visant à corriger cette tendance (Grenier, 2000).

Mais ce type de tourisme conduit surtout à la détérioration de l'expérience de la singularité de ces lieux, pourtant vantée par la publicité touristique. En effet, la relation à l'espace et à la nature de ce tourisme est banale, c'est celle en vigueur dans le monde développé : fondée sur la recherche de l'efficacité et de la rentabilité – ici la rapidité, le confort et la sécurité sont les maîtres mots – elle a tendance à ne considérer les lieux visités que comme des décors appréhendés par le truchement d'appareils de prise de vues. Les patrimoines sont ainsi réduits à des emblèmes consommés visuellement, les explications sommaires des guides ne constituant qu'un alibi « éducatif » que les rapports et

16. Enquêtes personnelles auprès des touristes : 1650 aux Galápagos, 265 à l'île de Pâques.

17. En 1999 et 2000, les motos et jeeps montaient jusqu'aux sommets des 3 volcans majeurs de l'île de Pâques : comment peut-on apprécier la beauté de ces lieux au milieu des pétarades et des fumées de pots d'échappement ?

autres plans d'aménagement ont rendu obligatoire. Le touriste circule dans un réseau balisé dont il ne s'écarte guère et qui a été construit par des entreprises de tourisme de façon à maximiser leurs profits : peu leur importe le reste de l'espace dans lequel se trouvent les sites qu'elles vendent, leurs clients ne le voient pas.

De ces aires protégées, le tourisme n'utilise que ce qui l'intéresse : il provoque ainsi une fragmentation spatiale, une « localisation » de ces patrimoines, dont les éléments les plus remarquables – nurseries d'oiseaux de mer ou grands *ahu-moai* restaurés – sont extraits des espaces et des territoires qui les abritent, comme des milieux qui les ont rendus possibles. Ce ne sont ni les îles Galápagos ni l'île de Pâques qui sont visitées mais des lieux patrimonialisés, dont les images célébrant la nature sauvage ou la culture originale sont abondamment diffusées. Ces sites-patrimoines sont donc coupés de leur contexte géographique, devenu abstrait : comme les patrimoines des Galápagos et de l'île de Pâques sont liés à ces îles dans leur globalité, ils perdent alors de leur sens.

Ces sites privilégiés sont intégrés à des réseaux organisés par des entreprises touristiques dont l'autre extrémité est formée par des agences de voyage vendant la destination et par les compagnies aériennes qui la desservent. Ce type de tourisme produit ainsi un modèle d'organisation géographique qui a fini par s'imposer à l'ensemble de ces îles, parce que leur sort dépend désormais largement de la connexion établie ou non avec ces réseaux les reliant avec l'extérieur. Il en résulte une double désagrégation spatiale et sociale dans ces îles, d'une part entre les lieux connectés aux réseaux et ceux qui ne le sont pas et, d'autre part, entre ceux des habitants qui participent au tourisme et ceux qui en sont exclus : cela se traduit par un éclatement territorial, par de multiples conflits d'usages des ressources des aires protégées, et par des menaces concomitantes sur les patrimoines.

Conflits d'usages et conflits territoriaux : le patrimoine disputé ou nié

La contradiction consistant à utiliser la patrimonialisation d'une portion d'espace sous la forme d'aire protégée pour servir le développement d'un territoire et assurer la souveraineté nationale sur celui-ci est à la source de multiples conflits.

Cette contradiction éclate au grand jour au début des années 1990 aux Galápagos, dont la population s'est accrue, par immigration, de plus de 50 % au cours de la décennie précédente : ces migrants ont été attirés dans l'archipel par la forte croissance touristique. C'est alors que les autorités conservacionnistes, appuyées par le secteur des grandes entreprises de tourisme qui dominent le marché (Metropolitan Touring est toujours à leur tête), évoquent les dangers que cette croissance démographique fait courir au patrimoine naturel insulaire pour mettre en place une nouvelle politique touristique. Celle-ci, connue sous le nom de « tourisme sélectif », vise à faire des Galápagos une destination d'écotourisme de luxe : les coûts d'accès à l'archipel et au parc national, comme le prix des prestations touristiques, sont fortement augmentés, de façon à évincer la clientèle peu fortunée qui nourrit le secteur touristique local, dont le développement est rendu responsable de l'attraction des migrants dans l'archipel. Cette politique représente un tournant majeur par rapport à la stratégie de souveraineté nationale par le peuplement. Celle-ci ayant été couronnée de succès, il s'agit de limiter les migrations vers l'archipel¹⁸ en prétextant la sauvegarde de son patrimoine naturel qui, de vecteur de développement, devient ainsi un frein : l'hostilité envers la conservation augmente alors parmi la population insulaire.

Car, à la même période, la pêche d'exportation vers l'Asie de requins et d'holothuries se développe très vite dans l'archipel et fournit emplois et opportunités d'entreprendre à une partie de la population évincée du tourisme, ainsi qu'à de nombreux migrants désormais attirés par cette nouvelle activité économique. À la suite de l'épuisement des ressources halieutiques du littoral continental équatorien, la pêche s'étend à de nouvelles espèces et s'intensifie aux Galápagos au cours des années 1990. Les conservacionnistes et les entreprises touristiques, opposés à toute forme de pêche d'exportation en raison des dégâts considérables qu'elle cause aux écosystèmes marins et littoraux¹⁹, en appellent alors à l'opinion publique

18. En 1998, le Parlement équatorien vote la « Loi spéciale pour la conservation et le développement durable des Galápagos », qui limite les migrations vers l'archipel après 25 ans de libre installation.

19. Le premier rapport sur ces déprédations établi par une institution conservacionniste internationale date de 1994 : Thorsell : *UICN Technical Evaluation. Galápagos Marine Resources Reserve*, UICN, Gland.

occidentale via les médias (notamment anglo-saxons) et des organisations internationales telles que le Pnud et l'Unesco²⁰. Face à eux, une partie importante de la population insulaire, relayée par ses représentants politiques, bénéficie du soutien actif du puissant groupe de pression de la pêche industrielle et de ses alliés de la Marine de Guerre (Grenier, 2000).

L'opposition entre ces acteurs, très violente²¹, se résume à un conflit territorial, les deux parties se disputant l'usage du parc national et de la réserve marine : les patrouilles de gardes-parc et leurs vedettes traquent mollement les pêcheurs locaux et les palangriers ou chalutiers équatoriens et étrangers²². Pour les uns, il s'agit d'une aire protégée aux usages exclusivement scientifique et touristique ; pour les autres, cette conception revient à en faire un espace réservé aux étrangers (*los « afuereños »*, ceux du « dehors ») tandis qu'elle prive la population locale d'un développement identique aux autres provinces du pays, auquel les insulaires estiment avoir droit dans la mesure où ils disent « *hacer patria* » (représenter la patrie) dans l'archipel.

Aux Galápagos, la contradiction d'une patrimonialisation servant un développement économique – que celui-ci soit seulement réservé à des entreprises de tourisme ou généralisé à la population insulaire par le biais de multiples activités – qui implique une large ouverture de ces îles sur le monde provoque ainsi un conflit permanent entre

20. Fin 1994, alors que la crise entre pêcheurs et conservationnistes atteint son paroxysme, ces organisations menacent l'Équateur de placer les Galápagos sur la liste des patrimoines mondiaux en danger. Montrant les limites de leur « conscience écologique », les entreprises de tourisme s'y opposent, car cela réduirait le flux touristique à destination de l'archipel.

21. À plusieurs reprises ces années-là, les Galápagos sont paralysées par des grèves insurrectionnelles qui ne prennent fin qu'avec l'intervention de militaires envoyés du continent ; les installations de la Station Darwin et du Parc national sont mises à sac, les routes coupées et les aéroports occupés, des tortues massacrées, des touristes menacés, etc.

22. La collusion, souvent dénoncée, entre des entreprises de pêche continentales et de hauts officiers de la Marine de Guerre équatorienne explique la prudence de l'administration du Parc national. À la demande de cette dernière, l'ONG conservationniste Sea Sheperd a dépêché sur place, en 2001, un patrouilleur dont l'équipage, bien plus efficace, a reçu des menaces de mort ou, plus diplomatiquement, d'expulsion. L'émission télévisée *Thalassa* (France 3) a diffusé un documentaire sur les conflits de la pêche aux Galápagos en janvier 2002.

acteurs et une dégradation accélérée du patrimoine naturel insulaire. Un exemple de l'inadaptation géographique de cette forme de patrimonialisation est la mise en œuvre, dès la fin des années 1960, d'un programme de conservation *ex situ* d'espèces à la fois emblématiques et menacées d'extinction : les tortues géantes. Aujourd'hui, ce programme a atteint des proportions colossales, puisque de nombreux individus de toutes les espèces de tortues de l'archipel naissent et sont élevées à la Station Darwin avant d'être rapatriées sur leurs îles respectives ; certaines espèces, comme celle de l'île d'Española, sont même entièrement élevées *ex situ*, et les individus relâchés portent tous un numéro d'identification peint sur la carapace.

La nature des Galápagos, dont les tortues sont le symbole très médiatisé du caractère « sauvage », est donc en réalité reconstruite par l'homme. Ces tortues géantes constituent un patrimoine à elles seules : icônes de la conservation des Galápagos (les logos de la Station Darwin et de l'administration du parc représentent une tortue), les touristes peuvent les photographier à leur guise dans des enclos à la Station, devenue par ce fait le site le plus visité du Parc national. Ces tortues procurent ainsi une remarquable visibilité touristique et médiatique à la Station Darwin, qui en tire de surcroît d'appréciables revenus en vendant toutes sortes d'objets à l'effigie de ces reptiles.

Mais cette patrimonialisation *ex situ*, qui rappelle celle du début du xx^e siècle, est bien la preuve, plus de 40 ans après la création du parc national, de l'échec de la patrimonialisation *in situ* de la nature des Galápagos : la Fondation Darwin semble ainsi avoir troqué la patrimonialisation d'un espace pour celle d'une espèce.

La large ouverture de l'île de Pâques par la patrimonialisation touristique y provoque aussi des conflits sociaux et territoriaux. Ici comme aux Galápagos, mais de façon plus virulente en raison de la différence de cultures, la croissance démographique par immigration de Chiliens du continent (appelés « Contis ») attirés par le développement touristique est très mal vécue par la population polynésienne. La moitié de la population actuelle de l'île de Pâques est née sur le continent, alors que les « Contis » n'avaient jamais représenté plus de 11 % des insulaires avant 1966 (Mac Call, 1975), et que la moitié de la population d'origine rapanui vit aujourd'hui hors de l'île, surtout au Chili et en Polynésie française (Mac Call, 1998). Ces facteurs démographiques expliquent que les Rapanui

se sentent envahis, dépossédés de leur territoire et menacés dans leur identité culturelle.

La situation est cependant complexe. Le développement de l'île, entrepris à partir de 1966 et qui s'est accéléré avec la croissance touristique, a été si longtemps espéré par les Rapanui qu'ils ne le remettent pas en cause. Mieux, de nombreuses familles polynésiennes vivent du tourisme, et plutôt bien.

Or, le tourisme a provoqué la diffusion très rapide, au cours des années 1990, de la société de consommation chez les Rapanui²³, dont les modèles se trouvent à Tahiti et Hawaï bien plus qu'au Chili, qu'ils qualifient volontiers de « pays sous développé ». De plus, le tourisme provoque la folklorisation de la culture rapanui sur un standard polynésien plus conforme aux fantasmes des touristes en quête de « mers du Sud » : les groupes de danseurs et musiciens adoptent des canons tahitiens ou hawaïens, la seule plage de l'île a été plantée de cocotiers importés de Tahiti pour lui donner un aspect de Pacifique sud, d'innombrables artisans reproduisent à l'infini et sans créativité aucune des statuettes de *moai* qu'ils vendent fort cher tout en se proclamant « artistes comme nos ancêtres »...

Par ailleurs, le développement impulsé par l'État chilien, objectif géopolitique oblige, a consisté en une véritable « chilénisation » de l'île de Pâques, où ont débarqué des dizaines de fonctionnaires et leur familles, où les mariages intercommunautaires sont nombreux malgré les tensions entre Rapanui et « Contis », où la scolarité se fait en espagnol et où la télévision nationale diffuse ses programmes à longueur de temps. De sorte qu'un leitmotiv revient dans toutes les enquêtes effectuées auprès des Rapanui²⁴ : « le tourisme nous permet de mieux vivre, on veut davantage de visiteurs, mais c'était mieux avant, on avait plus de solidarité entre nous, il y avait moins de problèmes, moins de Chiliens », etc. De fait, la brutale irruption du développement, du tourisme et de la société de consommation

23. On peut en voir un symbole dans le fait que les poulets, jadis « spécialité » de Rapa Nui, ne sont plus élevés dans l'île mais importés congelés du Danemark, via Tahiti où, en vertu du marché unique européen, ils sont meilleur marché que la production locale.

24. J'ai effectué 64 enquêtes auprès des habitants de l'île de Pâques au cours de 2 missions, en 1999 et 2000.

qu'ils ont engendré ont provoqué une désagrégation de cette société longtemps coupée du monde : cela se traduit notamment par des maux comme l'alcoolisme et la consommation de drogues, y compris chez les enfants.

Pourtant, le fait que des dizaines d'archéologues étudient et restaurent le patrimoine rapanui et que des milliers de touristes viennent le visiter est un motif de fierté qui a suscité un réveil identitaire dans la population polynésienne. Mais celui-ci, outre le fait qu'il se traduit par une montée des sentiments autonomistes et la recherche de liens plus étroits avec les « frères polynésiens » (notamment ceux de Tahiti), a aussi comme conséquence paradoxale une contestation croissante de la patrimonialisation de 43 % de la superficie de l'île sous la forme d'un parc national. Cela est en effet perçu comme la poursuite de l'usurpation des terres rapanui par le colonisateur chilien, et ce d'autant plus que l'État est aussi propriétaire du reste de l'*hacienda* de la Cedip, soit 40 % de l'île en plus de l'aire protégée. Jusqu'en 1993 et le vote de la « Ley Indígena » (qui prévoit la restitution aux communautés indigènes du Chili des terres possédées par l'État), les Rapanui ne possédaient donc que 10 % de leur île (les 7 % restants appartenant aussi à l'État), soit sensiblement la même proportion qu'avant 1966...

Et si, depuis 1993, l'État chilien a commencé à distribuer aux Rapanui une partie des terres de l'ex-Cedip, ceux-ci estiment que c'est largement insuffisant et réclament la restitution de l'ensemble de l'île, parc national compris. Cette revendication territoriale se manifeste par une floraison de constructions illégales dans le parc, et par la divagation du bétail des autochtones sur les sites touristiques les plus prestigieux, ce qui est tout aussi interdit. La signification de ces transgressions est claire : l'île entière est le patrimoine des Rapanui²⁵, leur « nombril du monde », *Te Pito Te Henua*...

25. Dans un ouvrage au titre significatif – *Les souverains de Rapa Nui. Passé, présent et futur* (Hotus, 1988), le président d'un « Conseil des Anciens » créé pour superviser la redistribution des terres avait tenté de reconstituer, avant même que cette restitution ait lieu, la généalogie des 10 clans qui se partageaient l'île : il s'agissait d'être en mesure d'assigner à chaque famille une parcelle conforme à son histoire. Mais celle-ci étant largement oubliée, la tâche est impossible et personne n'en a tenu compte.

Conclusion

Aux îles Galápagos comme à l'île de Pâques, la patrimonialisation touristique mise en œuvre à partir des années 1960 est, à première vue, un succès géopolitique. En effet, quelle autre activité que le tourisme aurait pu nourrir un tel développement économique susceptible d'attirer des migrants dans ces îles, traditionnellement perçues comme hostiles parce qu'extrêmement isolées et sans grandes ressources naturelles, et d'y assurer de la sorte la souveraineté nationale de leurs États de tutelle ? Cette patrimonialisation est donc apparemment un mode d'adaptation géographique performant pour surmonter l'isolement, car si la position de ces îles à la surface du globe n'a évidemment pas changée, leur situation dans l'espace-monde a évolué : elles ne sont désormais plus isolées ni dépeuplées, mais intégrées à leurs territoires nationaux respectifs et à l'économie mondiale. Cependant, plusieurs facteurs poussent à conclure que ce type de patrimonialisation court à l'échec.

Les raisons de cette faillite prévisible sont toutes liées à la contradiction, majeure, entre l'isolement ayant permis l'émergence de ce qui a été patrimonialisé dans ces îles et la large ouverture qui les caractérise aujourd'hui. Ces patrimoines sont mis en danger du fait de leur exposition permanente aux flux de personnes, de produits et d'organismes en provenance du reste du monde, mais aussi par la diffusion corrélative dans ces îles de milieux et de genres de vie en vigueur en Équateur ou au Chili, voire dans les pays du Nord.

Les populations de ces îles vivent sous perfusion, dans une extrême dépendance vis-à-vis du « dehors », d'où proviennent non seulement la quasi totalité des produits alimentaires, mais aussi des biens considérés comme vitaux pour satisfaire une clientèle touristique aisée et les segments de ces sociétés qui entrent dans l'ère de la consommation : voitures, bateaux à moteur, pétrole, télévisions, aliments surgelés, eaux minérales, climatiseurs, etc. Ces flux de produits créent des stocks d'ordures devenus très difficiles à gérer en l'absence de recyclage ou de retour sur le continent : on observe ainsi des amoncellements de déchets non biodégradables dans des décharges plus ou moins contrôlées, qui contaminent les nappes phréatiques ou la mer ; les espaces patrimonialisés pour le tourisme se retrouvent ainsi dégradés.

De plus, l'importation massive de produits alimentaires signifie l'introduction de nombreux organismes qui représentent, aux Galápagos, un grave danger pour des espèces endémiques et menacent ainsi de disparition ce qui a été patrimonialisé, une nature singulière. Et ce d'autant plus que l'archipel reste ouvert, comme depuis le XIX^e siècle, dans l'autre sens, c'est-à-dire qu'il continue d'en sortir quantité d'animaux marins destinés à l'exportation, d'où de fortes pressions sur certains écosystèmes.

Par ailleurs, l'économie de ces îles est essentiellement liée au tourisme, activité volatile s'il en est, extrêmement sensible à toute modification des situations politique, économique, sanitaire, climatique, etc., dans les pays récepteurs mais aussi dans le monde, ainsi qu'à la conjoncture économique et aux modes touristiques dans les pays émetteurs. Que le flux touristique ralentisse, et c'est non seulement toute la société insulaire qui en pâtit mais aussi les aires protégées patrimonialisées pour le tourisme, car leur survie dépend des revenus tirés de cette activité. En outre, bien que le tourisme impose aux populations insulaires une économie de services ouverte sur le monde et génératrice d'inflation, elle ne profite pas à l'ensemble des habitants, loin s'en faut : ceux qui en sont exclus considèrent alors cette patrimonialisation exogène, faite pour les touristes, comme un obstacle à d'autres activités pouvant leur procurer des revenus.

Ce qui menace aussi cette forme de patrimonialisation, ce sont les milieux et les genres de vie qu'elle implique. Que ce soit par leur intégration aux territoires nationaux ou par leur modelage par le tourisme, les populations insulaires ont adopté ou importé des relations à l'espace et à la nature de type continental, c'est-à-dire faisant fi des limites spatiales propres aux îles. Celles-ci sont aménagées pour tenter de les adapter à des genres de vie marqués par un développement et une consommation dont la croissance est nourrie par l'augmentation permanente des visiteurs et des habitants.

La moitié de ces habitants sont désormais nés sur le continent. Cette « continentalisation » des îles, manifeste et dangereuse d'un point de vue biologique aux Galápagos, est aussi réelle et problématique sur le plan culturel dans cet archipel – où les îliens avaient développé une identité qu'ils sentent menacée par les nouveaux venus (Grenier, 2000 ; Ospina, 2000) – et plus encore à l'île de Pâques, en proie à un processus de « chilénisation » qui, s'il suscite des tensions chez les

Polynésiens, n'en demeure pas moins un succès que l'on peut, par exemple, mesurer à la perte de l'usage de la langue rapanui chez les jeunes générations.

Enfin cette patrimonialisation s'est traduite par l'aliénation territoriale des insulaires. Cantonnés sur une petite partie de leurs îles pour laisser la place aux scientifiques et aux visiteurs, les insulaires qui ne profitent pas du tourisme se sentent lésés et revendiquent tout ou partie des aires protégées. Pour eux, cette patrimonialisation exogène est vécue comme une occupation étrangère, pour le seul bénéfice d'acteurs extérieurs aux îles : ils contestent donc les aires protégées, en y commettant des dégradations, en s'y livrant à des activités interdites ou en y construisant des bicoques. Or il ne peut y avoir de patrimoines sans territoires, car la territorialité est la garante de leur protection. Lorsque les Rapanui sont dépossédés de leurs terres ou que le Parc national des Galápagos est envahi par des usagers qui se moquent des interdits, cette absence de territorialité se traduit par la dégradation des patrimoines.

La patrimonialisation actuelle des Galápagos et de l'île de Pâques court à l'échec parce qu'elle montre chaque fois plus son inadaptation géographique : elle suscite, dans les groupes sociaux qui vivent ou visitent ces îles, des relations à l'espace et à la nature qui n'y sont pas adaptées. Cette patrimonialisation est inadaptée parce qu'elle ouvre trop ces îles sur le monde, elle les rend trop dépendantes de l'extérieur, c'est-à-dire qu'elle agit dans le sens contraire des conditions géographiques qui avaient permis l'émergence de ces patrimoines.

Une patrimonialisation efficace est celle qui permet l'adaptation géographique de la population locale de sorte qu'elle puisse vivre en conservant le patrimoine parce qu'elle en profite et parce qu'il a un sens pour elle. Pour cela, il est nécessaire d'adapter le milieu des habitants à des îles où la nature ou la culture patrimonialisées ont évolué dans l'isolement. Il est donc impératif de se débarrasser du mimétisme consistant à importer des milieux en vigueur ailleurs dans le monde afin d'être capable d'inventer des milieux particuliers, adaptés à la singularité des espaces patrimonialisés. Mais ces îles étant de fait largement ouvertes sur le monde, cette adaptation géographique ne peut vraiment aboutir que si elle concerne à la fois les populations locales, les touristes et entreprises touristiques, et les États, ONG et organisations internationales impliqués dans cette patrimonialisation,

qui doit donc être à la fois endogène et exogène : les Galápagos et l'île de Pâques étant des « patrimoines de l'humanité », elles concernent tout le monde. Dans le cas de ces îles, cette patrimonialisation est une adaptation géographique aux limites spatiales, à l'isolement, à l'exiguïté, à la rareté des ressources, à la fragilité écologique. Cette patrimonialisation doit ainsi contribuer à inventer une autre façon de vivre sur la Terre, et susciter le respect et l'émerveillement pour la singularité de ces lieux. Ce sont les conditions nécessaires pour qu'elle soit durable et accomplisse ainsi son objectif déclaré, la transmission aux générations futures d'espaces naturels ou de paysages culturels en l'état, c'est-à-dire à la fois conservés et faisant sens.

Bibliographie

- BAHN P., FLENLEY J., 1992 —
Easter Island. Earth Island.
Londres, Thames and Hudson.
- BERQUE A., 1990 —
Médiance. De milieux en paysages.
Montpellier, Gip-Reclus.
- BERQUE A., 1996 —
Être humains sur la terre.
Paris, Gallimard.
- BLONDEL J., 1995 —
Biologie insulaire et le syndrome
de l'insularité, *Les Cahiers
du Conservatoire du Littoral*,
3 : 84-94.
- BONNEMAISON J., 1991 —
Vivre dans l'île. Une approche
de l'îléité océanienne, *L'espace
géographique*, 19-20 (2) : 119-125.
- BRUHNES J., 1956 —
La géographie humaine.
Paris, Armand Colin (1^{re} éd. 1910).
- BRUNET R., 1986 —
« L'espace, règles du jeu ».
In AURIAC F., BRUNET R. (éd.) :
Espaces, jeux et enjeux.
Paris, Fayard : 297-316.
- DARWIN C., 1859 —
L'origine des espèces.
Paris, La Découverte (1980).
- DROUIN J.-M., 1991 —
« Quelques figures de l'insularité ».
In ROGER A., GUÉRY F. (éd.),
Maîtres et protecteurs de la nature,
Champ Vallon, Seyssel : 197-216.
- EIBL-EIBESFELDT I., 1959 —
Survey on the Galapagos Islands.
Paris, Unesco.
- FUNDACIÓN NATURA, 1999 —
Informe Galápagos 1998-1999.
Quito, Fundación Natura y Fondo
Mundial para la Naturaleza.
- GODARD O., 1989 —
« Jeux de nature : quand le débat sur
l'efficacité des politiques publiques
contient la question de leur
légitimité ». *In* MATHIEU N., JOLLIVET M.
(éd.), *Du rural à l'environnement*,
Paris, L'Harmattan : 303-342.
- GREEN R., 1998 —
« Rapanui Origins Prior to European
Contact. The View from Eastern
Polynesia ». *In* VARGAS CASANOVA P.
(éd.) : *Easter Island and East
Polynesia Prehistory.* Santiago,
Universidad de Chile : 87-110.

- GRENIER C., 2000 —
Conservation contre nature. Les îles Galápagos. Paris, IRD Éditions, coll. Latitudes 23.
- GRENIER C., 2002 a —
« How Tourism reduces Geodiversity and How it could be Different : The Galápagos Archipelago and Easter Island Cases ». In DI CASTRI F., BALAJI V. (eds) : *Tourism, Biodiversity and Information*. Leiden, Backhuys Publishers : 233-255.
- GRENIER C., 2002 b —
Océaniques ou Américaines ? Analyse comparative du rattachement aux Amériques des Galápagos et de l'île de Pâques. *Mappemonde*, 66 : 38-44.
- HEYERDHAL T., 1958 —
Aku-Aku. El secreto de la Isla de Pascua. Barcelone. Editorial Juventud S. A. (1^{re} éd. 1957).
- HOTUS A., 1988 —
Los soberanos de Rapa Nui. Pasado, presente y futuro. Santiago, Editorial Edición.
- JARAMILLO P., 1999, —
« Impacto de las actividades humanas sobre la vegetación nativa en el Parque Nacional Galápagos ». In *Informe Galápagos 1998-1999*, Quito, Fundación Natura : 50-55.
- KIRCH P., GREEN R., 1987 —
History, Phylogeny and Evolution in Polynesia. *Current Anthropology*, 28 (4) : 431-456.
- MAYR E., 1993 —
Darwin et la pensée moderne de l'évolution. Paris, Éditions Odile Jacob.
- MCCARTHER R., WILSON E. O., 1967 —
The Theory of Islands Biogeography. Princeton, Princeton University Press.
- MCCALL G., 1975 —
Sympathy and Antipathy in Easter Islander and Chilean Relations. *The Journal of the Polynesian Society* : 467-475.
- MCCALL G., 1998 —
« Rapanui Wanderings : Diasporas from Easter Island ». In *Easter Island in Pacific Context. South Seas Symposium, Proceedings of the Fourth International Conference on Easter Island and East Polynesia*. Los Osos, CA, Easter Island Foundation : 370-378.
- MAUCHAMP A., 1997 —
Threats from Alien Plants Species in the Galápagos Islands, *Conservation Biology*, 11 (1) : 260-263.
- MULLOY W., 1997 —
« Preliminary Cultural Historical Research Model for Easter Island ». In *The Eastern Island Bulletin*. Los Osos, CA, World Monument Fund and Eastern Island Foundation : 97-114.
- OSPINA P., 2000 —
Identidades en Galápagos. El sentimiento de una diferencia. Quito, Fundación Natura y Fondo Mundial para la Naturaleza.
- PETERSON C., 1966 —
Contributions towards a Master Plan for the Proposed Rapa Nui National Archeological Monument on Rapa Nui, Isla de Pascua or Easter Island, Chile. Paris, Unesco.
- PROVINCIA ISLA DE PASCUA RAPA NUI, 1999 —
Memoria de gestión 1998. Hanga Roa, Gobernación.
- SILVA P., 1992 —
« Las islas Galápagos en la historia del Ecuador ». In *Nueva Historia del Ecuador*. Vol. 12. Quito, Corporación Editora Nacional : 253-303.
- WORLD MONUMENTS WATCH, 1999 —
One Hundred most Endangered Sites 2000. New York, World Monuments Fund.